



HAL
open science

L'enfance au front soucieux Littérature israélienne et vision de l'enfance

Denis Poizat

► **To cite this version:**

Denis Poizat. L'enfance au front soucieux Littérature israélienne et vision de l'enfance. REPENSER L'ENFANCE, 2012. hal-02139395

HAL Id: hal-02139395

<https://hal.science/hal-02139395>

Submitted on 24 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'enfance au front soucieux

Littérature israélienne et vision de l'enfance

Denis Poizat

*Si je fais ça, je meurs.
Si je meurs, ma mère,
elle me tue.*

A quoi sert la littérature ? questionne Antoine Compagnon¹. Son utilité se résumerait selon lui à cette injonction : « Deviens qui tu es ». La littérature n'a pas de savoir, elle n'a de monopole sur rien mais ses pouvoirs d'évocation demeurent intacts. N'ayant pas de savoir, elle ne sait donc pas l'enfance. Alors, à quoi bon la vouloir mieux comprendre par le recours à la littérature ?

Le projet n'est pas condamné car si la littérature ne fait pas connaître les lois de l'enfance, au moins livre-t-elle sa jurisprudence². Voilà les limites : une intelligibilité partielle de l'enfance, vraisemblable à défaut d'être vraie. L'enfance vue depuis l'imagination souveraine d'auteurs tels que Aharon Appelfeld, Amos Oz, David Grossman, Meir Shalev, Mira Maguen, Benny Barbash passe la mesure. Elle mord sur le savoir commun de l'enfance car la littérature a ce pouvoir supérieur à tout autre de mêler invention et Histoire, subjectivité et vérité. Elle porte à penser l'enfance davantage qu'à la connaître vraiment. « On ne conçoit point l'enfance, sur les fausses idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égare » constate Jean-Jacques Rousseau³. Restons-en là, donc.

Mais pourquoi, ces limites posées, la littérature israélienne ? Est-elle autant qu'on le prétend arrimée à la Shoah et aux tumultes de ce petit pays ? Elle l'est encore pour longtemps et dans ces bornes-là, qu'elle domestique et excède peu à peu, elle est l'héritière de la tradition juive où l'enfance tient place et tête. Elle est enfin, comme le révèle son humour sage, portée à la vie. La popularité de la jeune littérature israélienne se mesure au nombre des traductions : en vingt langues, parfois davantage. Quel en est le signe ? Son succès au Salon du Livre de Paris il y a peu ne se tire pas de la seule diaspora, ni du conflit israélo-palestinien dont elle aurait, parce qu'israélienne, nécessairement quelque chose à dire. Il se tire aussi de sa valeur intrinsèque. Mieux, sa voix parle aux temps bousculés des sociétés où les tensions sans armes génèrent des inquiétudes sourdes : troubles sociaux, raidissements religieux, dissensions politiques et géopolitiques. Je fais l'hypothèse que nombre de lecteurs en attendent, depuis les pays pacifiés et démocratiques où ils se trouvent, la conjuration de leurs propres peurs. Là où le conflit est ouvert, il est latent ici. De l'enfance alors, il pourrait être question aussi. Notre époque rudoie-t-elle l'enfance, ou à l'inverse avons-nous fabriqué une sainte enfance que n'atteignent pas les tensions du moment ? Que nous livre la littérature israélienne d'une pensée sur l'enfance ?

¹ Dans sa leçon inaugurale à la chaire de littérature au Collège de France

² J'emprunte la formule à Alain Finkielkraut, *Un cœur intelligent*, Paris, Gallimard, 2010

³ Préface à *L'Emile ou de l'éducation*, Genève, 1791, T. 1, p. 9

Rasha

Le motif biblique de l'enfance innocente est ressaisi par Aharon Appelfeld⁴ dans le roman *Floraison sauvage*. Les héros Gad et Amalia quittent leur vallée, sorte de havre vierge de l'enfance, à la mort des parents. Devenus jeune homme et jeune femme, ils héritent d'un oncle la charge de garder le cimetière juif des grands Anciens sur une cime des Carpates. Pur et impur, leur isolement les transporte en relative apesanteur morale. Seul importe de garder la mémoire des Anciens. Leur vie dans ce jardin lugubre est le cadre de l'absolue transgression dont naîtra un enfant. Dans leur mesure, c'est une vie d'innocence qui se consume. Certains y ont vu la transposition de *Bereshit*, la Genèse, et le parage chaud du Gan Eden, *pardes* de la conciliation perdue opposé à la vallée souillée par des hommes aux mœurs vénales.

Le récit nous ramènerait ainsi à la tutelle scripturaire qui semble sceller l'idée de l'irresponsabilité d'enfance. Or, dans la tradition juive, l'enfance s'attache moins à l'*infans* qu'au *puer* latins. Elle n'est pas seulement l'enfance inspirée, instrument de l'expression divine. Le bébé, en hébreu, *tinouq*, révèle l'anagramme t, q, n de *tinouq*, réparation⁵. Cela emmène à une réflexion sur le statut du nouveau-né, il serait celui qui répare. Le mot *yeled*, quant à lui, qui signifie enfant et jeune homme se tire de *yalad*, engendrer. L'enfant est origine et matière de tous les âges.

Le kabbaliste cherchant dans la *gematria* les valeurs numériques et les symboles associés à ces mots en dirait davantage mais cent traités n'épuiserait pas la question. Relevons toutefois ceci : le caractère de l'enfance se fixe par quatre traits. On les trouve dans la *hagada* de *Pessah*⁶, prononcée lors du repas du *seder*. Ils décrivent le type d'enfant en fonction de ses attitudes à l'écoute du récit de la sortie d'Égypte. Le *hakhame* est l'enfant sage, au sens philosophique, à l'écoute de la transmission des Anciens, soucieux de porter sur le monde la connaissance critique qu'il a acquise. La deuxième figure est le *rasha*, le méchant. Il s'écarte d'une tradition dont il ne perçoit pas le souffle. Il est moins méchant que radicalement critique. Le *tam* est simple. Ses questions naïves sont constantes, il adhère à l'évènement sans distance. L'enfant « chééno yodié lich'ol », lui, est incapable de questionner. Il n'a pas atteint la maturité critique, ni même la curiosité, et il convient de l'y conduire.

A ces figures se joignent, comme toujours, mille commentaires. Celui du Maharal de Pragues rapporte que seuls deux dialogues sont possibles et féconds : entre le sage et le méchant, entre le *hakhame* et le *rasha*. Ainsi, l'enfance questionne la communauté humaine, elle est sujet sans assujettissement total à la tradition. Et pourtant, « le Juif, écrit André Néher⁷, qu'il le veuille ou non, mais par le fait même qu'il porte ce nom, a des racines religieuses, il est du côté du sacré, dans la frange mystique d'une histoire qui, dans sa forme moderne, se voudrait entièrement rationnelle et objective, mais qui n'y réussit jamais. Le Juif moderne, c'est la tentative difficile d'une synthèse entre le passé et l'avenir, entre la tradition et l'invention, entre la religion et la pensée libre ».

Telle est l'idée d'enfance dans les quelques textes choisis ici, une enfance chevillée à la vie moderne et à la tutelle multimillénaire ; une enfance astreinte, au fond, à la délibération.

⁴ Aharon Appelfeld, *Floraison sauvage*, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier, 2005

⁵ Voir Aldo Naouri, op. cit., p.118,

⁶ Pâques, récit de la sortie d'Égypte

⁷ André Néher, *Un maillon dans la chaîne*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 1995, p. 35

Si l'on s'en tenait à l'exigence des six-cent-treize *mitsvoth*, commandements de l'exacte observance, l'on détaillerait alors les obligations et les interdits qui s'adressent spécifiquement à l'enfance. Et l'on en conviendrait dans le même mouvement, le lien de l'enfance au Texte demeure ritualisé. Cependant, l'idée d'enfance s'est peu à peu métamorphosée⁸ dans un pays laïcisé sans céder sur la marque des corps cependant. La circoncision au huitième jour (*brit milla*) scelle l'Alliance de l'immense majorité des juifs, même athées, communistes, laïques et sécularisés. A l'inverse, le *pidyon ha-ben*, (rachat du premier-né) est mieux connu dans la diaspora qu'en Israël. Le premier né ne peut plus être consacré à Dieu depuis la faute du veau d'or. Il faut donc le racheter par l'intermédiaire d'un Kohen, d'un prêtre. Les rites destinés à l'enfance affilient et favorisent la distance critique, celle qui atteste après coup la valeur de l'engagement. Ainsi, la première coupe de cheveux (*richona*) qui survient à l'âge de trois ans dans les communautés juives orthodoxes, qui ne laisse pousser que les *peotes* à partir des tempes, est immédiatement suivie de l'apprentissage des lettres de l'alphabet hébreu. La maîtrise du corps symbolisée par la coupe partielle des cheveux rappelle l'émancipation progressive de l'esprit et l'amorce de la découverte raisonnable du monde. Un petit de trois ans est donc appelé à tenir son rang. Il est, déjà, possiblement interprète et contradicteur de l'Alliance lorsque le sens critique ne s'éreinte pas sous la chape du dogmatisme.

Cependant, l'enfance est affaire de mémoire et d'étude. Etude et mémoire étant liées, il s'agit de la mémoire du Texte dont la forme scripturaire des *Talmidim* de Babylone et de Jérusalem n'est que la fixation toujours inaboutie des interprétations. L'étude, jamais solitaire, suppose la contradiction d'un tiers : deux juifs, trois opinions aime-t-on à plaisanter. Plaisanterie qui conduit Joann Sfar, l'auteur de *Le chat du rabbin* à définir le *logos* grec par « thèse, antithèse, synthèse » et la pensée juive par « thèse, antithèse, antithèse, antithèse ... »

Voilà à quoi s'expose l'enfance juive. Elle s'expose au *pilpul*, antique tradition de l'interprétation talmudique qui porte au conflit et à la grammaire intérieure et qui, en s'éloignant de son objet traditionnel, façonne sa tournure d'esprit. « C'est toi-même qui m'a appris qu'il y a toujours une exception à la règle et qu'il ne faut jamais généraliser. Tu as oublié tes propres leçons » lance le fils à son père dans un roman d'Amos Oz⁹, voix de la littérature israélienne qui confie, dans son *Une histoire d'amour et de ténèbres*¹⁰, qu'enfant, « il voulait devenir livre lui-même ». On tiendrait volontiers le Livre en une place centrale en Israël, pourtant le *sefer*, le livre, n'est pas le seul support de la mémoire d'enfance, la vie nue en est un autre. « Dès mon enfance, écrit Aharon Appelfeld, j'ai senti que la mémoire était un réservoir vivant et bouillonnant qui me faisait palpiter¹¹ » ; cela n'a rien de la profusion qui caractérise si souvent l'imagination enfantine car, cela se livre dans la littérature israélienne, la mémoire ajoute à la mémoire, celle du Texte à celle de l'Histoire qui hante l'enfance des écrivains ayant connu la Seconde Guerre.

Ainsi parle Aharon Appelfeld : « La mémoire et l'imagination vivent parfois sous le même toit. Durant ces années mystérieuses [la Seconde Guerre, qui éclata quand l'auteur avait sept ans], elles semblaient concurrentes. La mémoire était réelle, solide, d'une certaine façon.

⁸ Patricia Hidiroglou, *Les rites de naissance dans le judaïsme*, Paris, les Belles Lettres, 1997, coll. Histoire, 358 pp.

⁹ Une panthère dans la cave, Trad. fr. Sylvie Cohen, Paris, Gallimard, 1995, p. 21

¹⁰ Paris, Gallimard, 2005

¹¹ Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier, 1999, p. 7

L'imagination avait des ailes. La mémoire tendait vers le connu, l'imagination embarquait vers l'inconnu. La mémoire répandait toujours sur moi douceur et sérénité. L'imagination me ballottait de droite à gauche et, finalement, m'angoissait.¹² » La première mémoire associant le Texte à ceux qui le transmettaient a permis à ces enfants, aujourd'hui vieux, de tenir le cap des vivants. Pensez aux vivants d'abord, message fondamental du judaïsme, c'est ce que dit le père d'Aharon Appelfeld dans sa lettre d'adieu au fils de sept ans : « Il ne faut pas désespérer, le désespoir est un sentiment honni.¹³ »

C'est ce même élan qu'incarne le père d'Anna, dans le roman de Mira Maguen¹⁴ : « N'importe qui aurait été mis K.O. par une fille handicapée et un fils dans le coma, mais pas lui. Il fumait des cigarettes au goût âcre, pissait dans la mer et crachait en arc de cercle, il disait *fucking day, quelle journée de merde !* » ou tant *qu'il y a de la vie, y'a de la vie* ».

La mémoire réactivée d'une enfance absente à elle-même corrode ainsi l'idée de l'enfance insouciant. Elle s'aperçoit son abondance imaginative : « Je me souviens très peu des six années de guerre, comme si ces années-là n'avaient pas été consécutives. Il est exact que parfois, des profondeurs du brouillard épais, émergent un corps sombre, une main noircie, une chaussure dont il ne reste que les lambeaux. Ces images, parfois aussi violentes qu'un coup de feu, disparaissent aussitôt, comme si elles refusaient d'être révélées, et c'est de nouveau le tunnel noir qu'on appelle la guerre »¹⁵. Jusque dans ses livres récents, Aharon Appelfeld sollicite le motif de l'enfance bouleversée : « Dans mon souvenir, mon enfance ressemble à une hallucination fébrile » écrit-il¹⁶.

Cette mémoire charriant malgré elle l'idée d'une enfance tourmentée par l'Histoire s'illustre dans l'oeuvre d'Elie Wiesel ou d'Aharon Appelfeld, ces aînés qui ont connu, enfants, la Seconde Guerre et la Shoah. Ils sont héritiers eux-mêmes de la littérature du yiddishland évoquant les pogromes et les persécutions, celle de Sholem Alechem, d'Israël Zangwill, puis de Samuel Agnon et de tant d'autres.

Que dire en revanche d'une littérature israélienne, contemporaine elle aussi, qui plonge sa plume dans la société d'aujourd'hui ? Ses auteurs ont grandi dans le récit de l'enfance meurtrie, mais n'ont pas l'expérience en propre des mêmes événements. Nombre d'entre eux ont vécu la guerre des Six Jours et connaissent journalièrement les tensions et les effets de l'interminable conflit israélo-palestinien. Les générations d'auteurs ne se ressemblent pas. Dans les œuvres plus récentes, l'enfance se livre sous un jour où la stupeur est moins envahissante et où, comme par addition, la perplexité et l'autonomie de jugement de l'enfant s'intensifient. C'est d'abord une enfance qui se constitue en propre une mémoire dans l'écume de la société israélienne de ce siècle. Elle est stockée par le héros du roman *My first Sony* de Benny Barbash¹⁷. Le petit Yotam y enregistre le monde grâce au petit appareil offert par son père. Il met en mémoire les tensions, les silences, et les crises d'une société. Il en est le gardien silencieux mais il ne se contente pas d'en être comptable. Il y prend parfois sa part. Tandis que son grand-père s'obstine à vouloir sauvegarder la mémoire des combats qu'il a menés et qu'il désespère de ne pouvoir transmettre aux générations d'aujourd'hui, pacifistes

¹² Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier, 1999, pp. 7-8

¹³ Aharon Appelfeld, 2009, *Et la fureur ne s'est pas encore tue*, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier, p. 39

¹⁴ Mira Maguen, *L'avenir nous le dira, Anna*, trad. fr. Laurence Sendrowicz, Paris, Mercure de France, 2010, p. 73

¹⁵ Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier, 1999, p.9

¹⁶ Aharon Appelfeld, 2009, *Et la fureur ne s'est pas encore tue*, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier, p. 10

¹⁷ Benny Barbash, *My First Sony*, Trad. fr. Dominique Rotermund, Paris, Zulma, 2008

tièdes selon lui du mouvement « Shalom Arshav », *La paix maintenant* ; tandis enfin que son oncle a changé de nom pour rejoindre le monde orthodoxe de stricte observance, le magnétophone du petit Yotam agit comme une question tendue au monde et à ses contradictions. Il est un enfant *rasha* silencieux dont le front soucieux se porte autant sur la mémoire des pères que sur les péripéties du moment.

Le tumulte ambiant accompagne l'enfance ; elle est comme entrelacée à un passé antique sans cesse sollicité dans les fondements de la société, ceinte d'un passé tragique tramé au vingtième siècle et nouée à l'actualité de ce petit pays. Il fut admiré à son indépendance, conquis aujourd'hui, certains s'obstinant à le donner pour l'épicentre des tensions du monde. Or, le statut de l'enfance, dans ce contexte-là, semble attaché à dénouer et renouer sans cesse les fils d'une appartenance et d'une histoire complexes. Raphael, le héros du roman *La meilleure façon de grandir* de Meir Shalev, comprend qu'il est en passe de devenir un homme lorsqu'il voit que les portraits des hommes morts de la famille accrochés au mur de la maison familiale ne le suivent plus du regard : « Là je découvris que les yeux de papa, de grand-père et des deux oncles fixaient un point devant eux et ne me suivaient plus du regard. La nuit suivante, je m'en ouvris à maman [...]

Ce sont des signes Rafi. Tu as douze ans et tu seras bientôt un vrai jeune homme »¹⁸. Le regard porté par les figures tutélaires se porte ailleurs que sur l'enfant, le temps est venu pour lui de fixer lui-même l'horizon.

On le constate, le statut d'enfance est celui de l'examen, mais la littérature israélienne ne manque pas de considérer comme en contrepoint la part jouée par la figure emblématique et permanente de la protection féminine.

La Grande Femme

La mère juive est un mythe¹⁹. Certes, mais comme le dit un proverbe hébreu, « Dieu ne pouvant être partout, il a créé la mère juive ». Cette figure plus mère que juive s'enfle jusqu'à la mesure de la mère-femme, éternelle et collective. Elle s'étend jusqu'à produire un théorème existentiel qui attache l'enfance à une incomplétude, notamment masculine, durable : « Nous les femmes, nous naissons achevées, comme les animaux, avec notre énergie et notre intelligence, les mécanismes à l'intérieur et les réceptacles prêts. Mais vous, vous passez votre temps à vous exercer, c'est à cause de ça que vous faites la guerre et que vous couchez avec des femmes. C'est de l'entraînement intensif.²⁰ »

Quand mourras-tu ? tremblent la mère, les tantes et la grand-mère en se tournant vers le petit Raphaël. Pourquoi mourir quand on est enfant ? Parce que dans le couloir de la maison, chacun des portraits des hommes morts, grand-père, oncle, père, s'ennuient et attendent de revoir l'enfant aux surnoms : Rafoul, Rafi. Raphaël Mayer est loin d'eux, le petit surnommé leur manque. Il faudra bien mourir, oui, mais quand ? Ainsi débute le roman *La meilleure façon de grandir* de Meir Shalev. La meilleure façon de grandir, c'est dans le sein de la Grande Femme : « J'avais grandi entre ma grand-mère, ma mère, ma sœur et mes deux

¹⁸ Meir Shalev, *La meilleure façon de grandir*, trad. fr. S. Cohen, Paris, Editions des deux Terres, 2004, p. 451

¹⁹ Aldo Naouri, Sylvie Angel, Philippe Gutton, *Les Mères juives*, Paris, Odile Jacob, 2007. Le souci de la fécondité au sein d'un peuple sans territoire a favorisé l'idée d'une surprotection de l'enfance. Les hommes transmettent la culture, il revient aux femmes d'assurer les conditions de la transmission. Les renversements sociologiques de la condition de la femme ont largement modifié ce mythe. Les Marx Brothers, Dan Greenburg, Philippe Roth, Woody Allen seraient les héritiers contemporains et les propagateurs populaires de cette vision parfois équivoque.

²⁰ Meir Shalev, op. cit., p. 325

tantes qui m'avaient élevé, choyé, avaient été le réceptacle de mes souvenirs et avaient rivalisé d'attentions à mon égard ». Tel est le propos d'un homme de cinquante deux ans se retournant sur son enfance. Oui, il lui a fallu quitter la Grande Femme, mais l'a-t-il vraiment quittée ? « J'étais parti en laissant cinq femmes minées par le regret et cinq hommes rongés par les vers²¹. Le père est mort l'année de ses cinq ans, écrasé par un tank lors d'une manœuvre de l'armée « aplati comme du corned beef »²². Le grand-père s'est pendu « à une poutre de l'étable du village de Kineret en léguant ses dettes à son épouse, son nom à son petit fils, moi, et un sujet de discussion aux femmes de la famille : faut-il considérer le suicide d'un homme comme une mort naturelle ou comme un accident ?

- Bien sûr que c'est une mort naturelle, affirmait la tante rouge, il est très naturel que les hommes se suicident »²³

Les années passant, Raphaël perpétue autant qu'on l'y presse son allégeance à la Grande Femme : « Quand elles se dressent devant moi comme un mur, avec leurs fronts énergiques, leurs sourcils froncés et leur *pamoushka*²⁴ fermement contractée, je sais que je n'ai pas la moindre chance de comprendre.

- N'est-ce pas la meilleure façon de grandir pour un homme ? Le javelot est lancé.

Eperdu de reconnaissance, je réponds docilement :

- Si. »

La question est l'antienne du roman. Cela dure depuis toujours, la Grande Femme est là bien-sûr au huitième jour : « Le circonsciseur a laissé un peu trop de chair par ici, chuchotèrent les cinq têtes de la Grande Femme, en grand conciliabule²⁵ ».

L'attitude de la Grande Femme se qualifie par un seul mot : trop. Elle étouffe, entoure, aime, resserre, couvre, couve, capture, épie, guide, conduit jusqu'aux sentiments qu'éprouve le petit Raphaël : « La présence de ma mère me donne une telle confiance que même le chagrin le plus violent ne m'arrache aucun son, en dépit de ses encouragements : « Crie, mon enfant, crie. Tu as le droit de crier. »²⁶ A cinquante deux ans, le héros dit encore, sans y croire, « Non maman, il n'existe pas à ma connaissance de meilleure façon de grandir pour un homme »²⁷, convaincu de partager son accablement avec tant d'autres hommes : « Comme tous les hommes, je n'ai pas fini ma croissance. »²⁸

Ainsi se trace et se résume la vie qui débute et s'achève avec pour unique solfège l'enfance choyée par la Grande Femme :

« Quand j'étais petit, j'ignorais la honte et la haine et j'y prenais un plaisir tel que chaque fois que j'en parle, comme en ce moment même, les sensations remontent des anfractuosités charnelles où elles s'étaient amassées et me donnent la chair de poule. La caresse d'une chevelure cascading d'une tête inclinée, des mains tâtant, câlinant ou pinçant du bout des doigts. Des lèvres délicieusement douces. Un pouce et un index saisissant et écartant la peau pour un pinçon. Une haleine tiède, une chatouille du bout du nez, une langue léchant une égratignure, mille boucles de cheveux ondoyantes. Nous sommes

²¹ Meir Shalev, op. cit. p. 484

²² Meir Shalev, ibidem p. 75

²³ Meir Shalev, ibidem p. 77

²⁴ En termes anatomiques : le vagin

²⁵ Meir Shalev, op. cit., p. 179

²⁶ Appelfeld Aharon, 2009, Et la fureur ne s'est pas encore tue, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier, p. 10

²⁷ Meir Shalev, ibidem p. 565

²⁸ Meir Shalev, op. cit., p. 93

comme ça nous les caressés, les embrassés, les léchés. Nous grandissons de la meilleure façon qui soit, sans père, sans grand-père et sans oncle. Et nous agonisons de la meilleure façon qui soit, à l'ombre de portraits qui se morfondent à attendre. Avec des processions de Grandes Femmes, soeurs, mères, grands-mères et tantes qui nous baignent dans des baquets et nous emmaillotent dans des linceuls avant de nous coucher en compagnie de nos pères sous une couverture de pierre, surmontée d'un coussin à la tête de la stèle, et qui, quand nous sombrons dans le sommeil, se balancent dans nos rêves.²⁹ »

Voilà une enfance qui appartient à la mère-femme. « Tout est une affaire de femmes, surtout les affaires d'hommes.³⁰ » rappelle Meir Shalev. On se bénit dans le roman : « Que tu te trouves un jour une bonne épouse comme ta mère ! »³¹. La propriété de l'enfance s'attarde dans le discours, ainsi que le déclare Yitzhak Kadmon³². Dans le roman, l'épisode du rasoir, instrument masculin initiatique, en témoigne. Le petit Raphaël a grandi, il a maintenant « tous les signes », c'est-à-dire un peu de poil, et il reçoit son premier rasoir.

« - Pourquoi est-ce que tu laisses la tante noire se servir de ton rasoir ? maugréa ma soeur. Tu ne le dois le prêter qu'à maman et à moi.

- Pour quelle raison ?

- Parce que tu appartiens à maman, pas à elle.

- J'appartiens à vous toutes. C'est vous-mêmes qui l'avez dit. »³³. S'agit-il du rachat du premier né qui se sécularise ainsi ? Et est-ce pure coïncidence qu'on trouve à nouveau cette référence dans *L'avenir nous le dira*, Anna au cours de la dispute opposant Mike le père au médecin, tous deux au chevet du petit dans le coma : « Vous, occupez-vous de son cerveau, moi, je me charge de ses cheveux, les cheveux ne relèvent pas de la neurologie. Mêlez-vous de vos affaires, cette frange appartient à Tom et Tom appartient à moi.³⁴ »

L'enfant est enfant *de*, mais de quelle autre instance au juste ?

Les Grandes Causes

L'enfance est marquée par le récit de la vie qui court ; Yotam tend son oreille au grand-père, dans *My first Sony*, qui fait le récit de la fuite des pogromes de Kichinev puis la rencontre avec sa grand-mère dans des conditions tragiques, enfin sa lutte pour bâtir un Etat de ses mains.

« L'Etat d'Israël a besoin d'une génération qui ne soit pas égoïste, une génération de gens durs comme du fer, durs et souples à la fois, à partir desquels on peut former tout ce dont la

²⁹ Meir Shalev, op. cit., p. 283

³⁰ Meir Shalev, op. cit., p. 340

³¹ Meir Shalev, op. cit., p. 177, par ailleurs Sylvie Angel note que « dans la tradition talmudique, la femme est avant tout la femme du fils [...] la fille ne se réalise pleinement que par le don qu'elle fait à ses beaux-parents, à qui elle est donnée par l'intermédiaire de son mariage », in Aldo Naouri et all., op. cit., p. 38

³² "If the child doesn't belong to me, he won't belong to anyone else " clame une mere dans l'entretien avec Yitzhak Kadmon, Why can't Israeli society keep parents from killing their own kids?, Haaretz, 11.11.10, Yitzhak Kadmon est avocat et chairman du Concil of welfare of the child

³³ Meir Shalev, op. cit. p. 492

³⁴ Mira Maguen, op. cit., p. 95

machine nationale a besoin. Besoin d'un marteau ? Je suis un marteau ! Besoin d'un clou, d'une vis, d'une roue d'engrenage ? Prenez-moi ! Il faut labourer ? Je suis paysan ! Je ferai maçon, médecin, professeur, porteur d'eau. Prenez-moi [...] Je n'ai ni visage, ni individualité, ni sentiments, ni même de nom. Je suis l'essence même du service, prêt à l'emploi. Je suis entièrement libre et n'obéis qu'à une seule injonction : construire ! »³⁵ .

L'oreille du petit Yotam ne perd rien : « Lorsqu'il avait fini son discours, nous rassemblions nos affaires et il me donnait la main [...] et il me disait que moi, au moins, je préserverai l'essentiel, et que c'était bien que je sois venu avec lui. Maman était très opposée à ces excursions, au cours desquelles j'étais soumis à l'endoctrinement de Grand-père, [...] Papa, lui, ne s'y opposait que mollement, parce qu'il n'est pas extrémiste comme Maman, il est *parve* comme tous les amis de Shalom Akhshav, selon Maman – mais j'insistais énormément, parce que je n'aurais voulu renoncer pour rien au monde à ces excursions et aux histoires de Grand-père. »³⁶

A quelles délibérations participe l'enfance dans la littérature contemporaine ? Faut-il acheter allemand ? La Hagana et l'Irgoun étaient-ils des organisations terroristes ? Est-on, ou n'est-on pas sioniste ? Le camp de la paix, celui des Travailleurs en particulier, est-il la manifestation de l'ingratitude vis-à-vis des *sabras*, de *Ben Gourion*, de *Herzl* ?

Quel est le sens du patriotisme ? Celui qu'en donnait Romain Gary : protéger les siens ? Quel est le sens du nationalisme ? Celui qu'en donnait encore Romain Gary : haïr les autres ? C'est un Juif qui a tué Begin ! Que va-t-on devenir avec les orthodoxes qui, eux, ne font pas l'armée ? Yotam, Sony en main, est un petit Renan qui s'interroge, perplexe, face aux controverses familiales sur le traitement de la question des territoires et la ligne verte, sa question d'enfant est celle-ci : qu'est-ce qu'une nation ? Que peut-être la loyauté à un peuple ? Comment sont vus les rescapés des camps et que dire des Israéliens qui n'ont pas connu le nazisme de l'intérieur ? Les questions sont lourdes et les réponses exigent de la hauteur, l'enfant le sait. L'enfance figure pour elle-même ce que figure l'enfance d'une nation pour l'Etat d'Israël, dont le président est plus vieux que l'Etat lui-même.

Sur le tee-shirt orange porté par la petite Naomi qui rejoint ses cousins dans les implantations, on lit « Un Juif ne chassera jamais un autre Juif »³⁷. La petite a douze ans et découvre la fracture qu'opère toute position radicale. Sa tante, juive orthodoxe, enceinte du huitième enfant incarne le rapport entre l'enfance et une vision de la cause nationale. La Grande Femme s'efface devant une Grande Cause : « De toute façon, elle remerciait D.- dans le compte global, cet événement s'ajoutait à la colonne des choses positives. Premièrement parce que *les enfants, c'est une joie*, et deuxièmement, dans un compte encore plus global et à long terme, les enfants étaient une solution sécuritaire et nationale. Un engagement patriotique qui commençait au centre de recrutement enfoui dans le tréfonds du ventre de chaque mère. Ce que tu portais avait beau ne pas être plus gros qu'un grain de sésame, il était déjà enrôlé dans les forces démographiques de cette région du globe.³⁸ Elle regrette cette vision de l'enfance affiliée à la défense de la nation mais consent à ne pas résister à la rigidité inspirée de son époux.

L'enfance est soumise aux tensions de la nation, son affiliation forcée ou choisie la conduit nécessairement à examiner très tôt ces catégories de la morale que sont d'abord la justice et la liberté, ensuite la loyauté et la trahison qui deviennent à leur tour le nœud d'une autre Grande Cause. L'enfance, ainsi, n'est pas seulement exposée à la délibération, elle est aussi condamnée à l'implication. Ce thème n'est pas nouveau. Il est explicite dans le roman

³⁵ Meir Shalev, *My first Sony*, op. cit. p. 154

³⁶ Meir Shalev, *My first Sony*, op. cit. p. 154-155

³⁷ Mira Naguen, op.cit., p. 117

³⁸ Mira Naguen, op. cit., p. 116

d'Amos *Une panthère dans la cave*³⁹. Le petit Profi s'y lie d'amitié avec un Britannique pendant la période du mandat sur la Palestine : trahison ou rédemption ?

Il y a comme une collision entre les textes de David Grossman, notamment *L'enfant Zig Zag* et l'expérience de la mort de son fils Uri de vingt ans, tué pendant la guerre du Liban en 2006. David Grossman a publié l'oraison funèbre⁴⁰ : « Depuis ton enfance, tu étais déjà comme ça. Tu vivais en harmonie avec toi-même et avec ceux qui t'entouraient. Tu savais quelle était ta place, tu étais conscient d'être aimé, tu connaissais tes limites et tes vertus. »

Ainsi le fils engagé dans une compagnie de chars, le « gauchiste du bataillon » dit le père militant pour la paix, comme le sont nombre d'écrivains israéliens a choisi sa place dans l'armée. Elle enrôle, cette armée, trois années durant la vie des garçons comme des filles. Mais ils ont le choix, délibération encore, entre service militaire et civil. J'ai deux matrices explique le personnage principal de *La meilleure façon de grandir* : « Je possède des connaissances de base et un savoir technique spécifique dont j'ai hérité pour moitié de ma mère et que j'ai acquis pour moitié à l'armée »⁴¹. L'école, à peine intersticielle, ne joue aucune place structurante dans le récit. L'implication dans une Grande Cause détermine l'enfance sans doute autant que son âge, c'est ainsi que Aharon Appelfeld se souvient de son enfance : « Inconsciemment, je méprise déjà ceux qui implorent la pitié.⁴² ». Il évoque la réminiscence de la confrontation avec les enfants de son âge, des coups reçus puis donnés dans le ghetto, « je décidai d'adopter l'attitude digne d'un prince dont la place est au front, et de ne pas chercher à me cacher. Je m'enrôlai dans une brigade...⁴³ ».

Voilà le résultat

L'enfance s'amarre au *je* introspectif du récit. Dans ces textes, le *je* de l'enfance est l'instance de compréhension d'un petit monde, celui de la famille, reconstituant le microcosme de la société israélienne où chacun se signale au prochain par la place qu'il occupe. Les liens entre les personnages se font et se défont en fonction des justifications morales des uns et des autres. Aucun récit d'enfance n'est alors un récit d'ennui. Même l'enfance la plus choyée et la plus paisible est un événement suscitant et nourrissant le colloque intérieur. S'il fallait borner l'enfance juive israélienne, on l'arrêterait à douze ans pour les filles, à treize pour les garçons. A cette étape de son existence, l'enfant juif se prépare à son nouveau statut que le judaïsme fixe à treize ans. A cet âge, le jeune garçon⁴⁴ est *bar mitsvah*, fils du commandement, son identité nouvelle lui permet de participer au *minyane* parmi les hommes de tous âges. Le jour de sa *bar mitsvah*, Mickael, le héros de Meir Shalev, reçoit de son oncle adoptif Abraham le sculpteur toutes sortes de cadeaux : un couteau, une boussole, un ressort pour muscler les doigts, un maillet neuf avec une masse ronde, des jumelles de campagne, une pipe, un stylo, un carnet en lin, un canif militaire, une ceinture en cuir ornée

³⁹ Trad. fr. Sylvie Cohen, Paris, Gallimard, 1995

⁴⁰ "Notre famille a perdu la guerre", Texte paru dans Yediot Aharonot, traduit et publié par Le Monde daté du 20 août 2006

⁴¹ Meir Shalev, op. cit. p. 442

⁴² Aharon Appelfeld, 2009, Et la fureur ne s'est pas encore tue, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier, p.10

⁴³ Aharon Appelfeld, 2009, Et la fureur ne s'est pas encore tue, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier pp. 51-52

⁴⁴ La Batmitsvah, pour les filles, n'est pratiquée que dans le courant massorti ou libéral du judaïsme depuis le milieu du vingtième siècle, les mitsvoth ne sont pas les mêmes que pour les garçons

d'une boucle de cuivre, une paire de godillots cloutés. C'est le jour de ce passage que l'enfant tue le chat détesté par sa mère en le noyant dans le lait, breuvage des commencements: « J'ai tué le chat jaune le jour de ma bar-mitsvah »⁴⁵ avoue Rafi.

« Pourquoi as-tu fait ça Raphaël ? » souffla [ma mère].

- Je me retournai, stupéfait. « Pour toi, chuchotai-je » [...] Eh bien, voilà, maman, j'ai grandi et je l'ai fait »⁴⁶

La rupture entre l'enfance et la famille se consomme alors : « Vous croyiez que vous m'éleviez de la meilleure façon possible, hein ? Eh bien voilà le résultat ! »⁴⁷ Plus tard, l'homme contemplant son enfance constate : « D'autres cordons furent coupés, d'autres traces effacées, d'autres chemins quittés. L'enfant qui avait grandi de la meilleure façon qui soit devint un adolescent irascible et nerveux, un jeune homme doté de « tous les signes [de la masculinité], un homme que je préfère pas qualifier »⁴⁸. Le regard porté par cet homme maintenant retiré dans le désert du Néguev est celui d'un être réconcilié avec son enfance mais profondément marqué par les tensions de sa société. La littérature est à son image. Elle n'a pas la nuque raide. « J'ai grandi dans un foyer laïc imprégné par la Bible, écrit Meir Shalev⁴⁹, Je me souviens encore d'orageuses discussions familiales au sujet du roi Saül qui jouissait de la sympathie de ma mère quand chez mon père il ne suscitait que de la pitié ». Son attachement aux héritages ne soustrait pas la littérature israélienne, depuis la création de l'Etat, à la critique de *l'oblique gémuflexion du dévot pressé*, pour reprendre le mot de Flaubert. La Jérusalem d'aujourd'hui s'élève parfois comme un rempart face aux courants de la Haskala et du sionisme socialiste qui sont comme rongés par les nouveaux messies des sombres yeshivas de Mea-Shéarim, le quartier orthodoxe de Jerusalem regrette Amos Oz⁵⁰. On y enseigne le Pentateuque, la Mishna et à partir de dix ans la guemara, en hébreu et parfois en yiddish pour les communautés hassidiques. Fort bien, mais pas de savoirs profanes, ou si peu, encore moins d'histoire générale qui compterait le sionisme, celui de Ben Gourion, ce « voleur d'âmes⁵¹ » qui coupait les papillotes des enfants émigrants s'indigne un professeur de yeshiva. La littérature d'aujourd'hui est l'héritière tenace de la pensée du philosophe Moses Mendelsshon, contre dogmatique, résistante, ironique. L'enfance juchée sur les épaules du romancier parcourt les allées des centres commerciaux et fréquente le Mur des lamentations, côtoie les implantations et le mur de séparation, aperçoit le tatouage d'un rescapé des camps, connaît l'abri protégeant des roquettes, croise le même jour à Jerusalem le talmudiste et la gay pride, observe et comprend par quels ressorts de la pensée, ce que bien peu d'adultes comprennent en Europe et ailleurs, que l'on peut être juif orthodoxe et anti-sioniste. Le spectacle des ruelles de la vieille ville de Jerusalem, à peu près semblable à celui que décrivaient les frères Tharaud ou Albert Londres au début du vingtième siècle, et Chateaubriand avant eux, n'offre pas seulement un vague folklore religieux, il porte à l'interrogation sur un sacré plus large, ce pour quoi, enfant, je pourrai peut-être me sacrifier.

Voilà le résultat donc de cette courte réflexion, à peine un article de jurisprudence sur l'enfance dans la littérature israélienne. En dépit des ritualisations séparatrices entre le monde des adultes et celui de l'enfance, malgré les ordres distincts de la sagesse, la délibération se signale comme un oxygène commun à l'homme et à l'enfant. Depuis son tertre, l'enfant scrute le monde tandis que l'adulte condamné à faire usage de sa liberté et de sa responsabilité

⁴⁵ Meir Shalev, *ibidem* p. 517

⁴⁶ Meir Shalev, *ibidem* p. 521

⁴⁷ Meir Shalev, *ibidem* p. 522

⁴⁸ Meir Shalev, *ibidem* p. 560

⁴⁹ Ma Bible est une autre Bible, trad. fr. Katherine Wershowski, Paris, Ed. des 2 Terres, 2008, p. 7

⁵⁰ Les voix d'Isarël, trad. fr. Guy Seniak, Paris, Calmann-Levy, 1983, p. 13

⁵¹ Amos Oz, *ibidem*, p. 19

est sommé de rendre des comptes. Et pourtant, cet adulte-là « n'a pas fini sa croissance ». C'est donc que l'état provisoire d'enfance, à défaut d'être dissout, se convertit peu à peu à la perpétuité d'enfance. Estompées par la littérature, les catégories des âges se chevauchent et s'allègent. Elles s'enroulent l'une à l'autre au cours de l'existence, parfois même au-delà comme dans ce vers d'André Frénaud : *Mon père, depuis que tu es mort, c'est toi qui es devenu mon petit enfant*. Doit-on contenir cette intrication dans les limites d'une esthétique de l'enfance ou bien fonder depuis cette expérience sensible-là un contour de l'enfance que la raison seule peine tant à saisir ?

Bibliographie

- Aharon Appelfeld, *Floraison sauvage*, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier, 2005
Aharon Appelfeld, *Et la fureur ne s'est pas encore tue*, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier, 2009
Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*, trad. fr. V. Zenatti, Paris, Editions de l'Olivier, 1999
Benny Barbash, *My First Sony*, Trad. fr. Dominique Rotermund, Paris, Zulma, 2008
Alain Finkielkraut, *Un cœur intelligent*, Paris, Gallimard, 2010
David Grossman, "Notre famille a perdu la guerre", Texte paru dans *Yediot Aharonot*, traduit et publié par *Le Monde* daté du 20 août 2006
David Grossman, *L'enfant zigzag*, Paris, trad. Fr. Sylvie Cohen, Paris, Seuil, 2004
Patricia Hidioglou, *Les rites de naissance dans le judaïsme*, Paris, les Belles Lettres, 1997
Mira Maguen, *L'avenir nous le dira*, Anna, trad. fr. Laurence Sendrowicz, Paris, Mercure de France, 2010
Aldo Naouri, Sylvie Angel, Philippe Gutton, *Les Mères juives*, Paris, Odile Jacob, 2007
André Néher, *Un maillon dans la chaîne*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 1995
Amos Oz, *Les voix d'Israël*, trad. fr. Guy Seniak, Paris, Calmann-Levy, 1983
Amos Oz, *Une panthère dans la cave*, Trad. fr. Sylvie Cohen, Paris, Gallimard, 1995
Amos Oz, *Une histoire d'amour et de ténèbres*, Trad. fr. Sylvie Cohen, Paris, Gallimard, 2005
Jean-Jacques Rousseau, *L'Emile ou de l'éducation*, Genève, 1791, T. 1, p. 9
Meir Shalev, *Ma Bible est une autre Bible*, trad. fr. Katherine Wershowski, Paris, Ed. des 2 Terres, 2008
Meir Shalev, *La meilleure façon de grandir*, trad. fr. S. Cohen, Paris, Editions des deux Terres, 2004